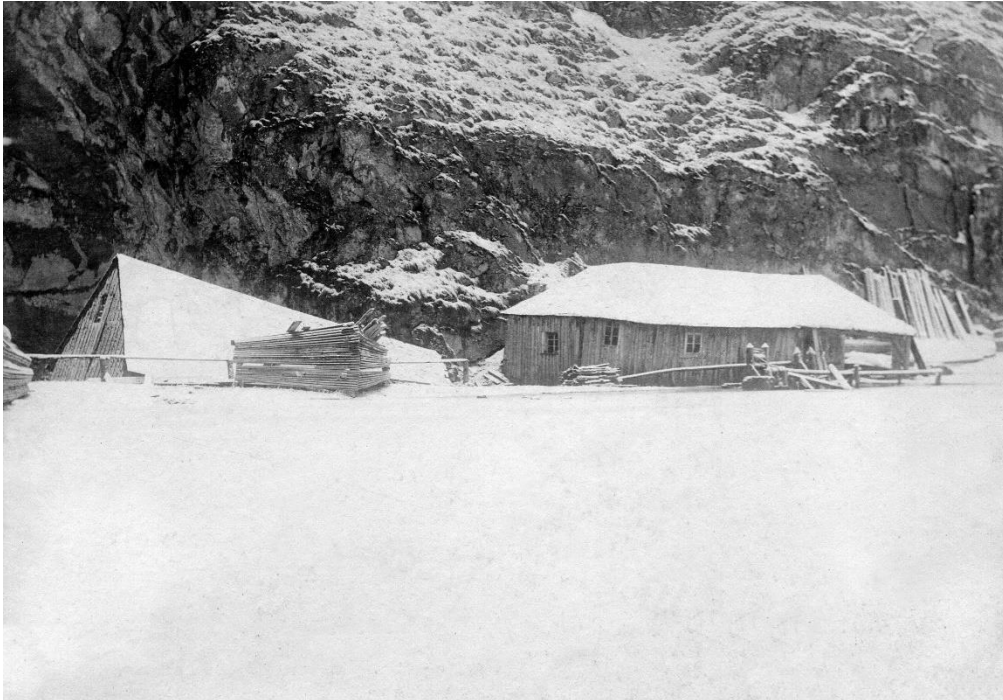


Une clé venue du fond des âges

C'était l'époque des découvertes, vers 12-14 ans, au début des années soixante. Nous allions souvent à Bonport, une équipe, et nous descendions dans le Grand Creux par l'échelle qui est plantée dans le mur. Fallait tout de même s'agripper aux barreaux de crainte de tomber. Nous allions jusqu'au fond par un petit couloir qui se glissait entre les rochers. Et là, vraiment tout au fond, alors qu'il n'y avait pas encore tous ces arbres, plutôt au pied de la paroi, nous cherchions ces pierres plates qui révèlent incrustée dans leur matière des sortes de mousses très décoratives. Nous les remontions. Nous pouvions aussi voir des débris des anciens murs de Bonport, ces matériaux si lourds que l'on n'avait pas pu les remonter avec le cheval. Il y avait notamment là une grosse pierre carrée que personnellement j'aurais voulu que l'on tire à la surface à titre de témoignage de cette ancienne époque. Elle y est toujours et il y a peu de chance que quelqu'un pense à lui faire retrouver le niveau supérieur. C'est en fouillant entre toutes ces pierres que je trouvais la clé que l'on peut découvrir ci-dessous. Toute petite, toute oxydée. Il est vrai qu'elle avait ici connu des inondations et puis l'usure du temps.

Je la vois, moi, aujourd'hui, comme l'une des clés de l'illustre Rigaud. Un jour, inspectant son moulin ou sa scierie, alors que les employés y travaillaient, il avait sorti son mouchoir, un grand fleurier, et tout en le faisant, la clé, de modestes dimensions, qu'il avait oubliée tantôt au fond de sa poche, était tombée. Une clé qui servait peut-être à fermer là-bas, dans la maison d'habitation proche, un coffre, un buffet, un meuble du genre. Et puis voilà, rentré bientôt chez lui pour établir le bilan de sa visite, peut-être, il s'était rendu compte qu'il n'avait plus la clé en question. Il ne la retrouverait jamais. Là-bas, dans le moulin ou dans la scierie, elle avait glissé entre les planches, plus personne ne l'avait vue. Et lors des inondations, elle était tombée tout au fond de l'entonnoir. Et quand ils avaient curé celui-ci quelque dix ans après l'événement, les bâtiments s'étant écroulés au début de 1883, ils n'avaient pas embarqué la clé qui s'était précisément glissée entre ces gros cailloux qu'ils n'avaient pas pu « ringuer ». Je l'avais prise, je l'avais empochée, comme Rigaud quelque trois siècles et demi auparavant et ensuite, à la maison, je l'avais mise parmi mes choses. Je l'ai toujours vue en celles-ci depuis lors. Sacrée. La clé de Bonport. Je

l'offre aujourd'hui au Patrimoine comme témoin de cette lointaine époque. Je la donne en particulier au médaillier du Chenit figurant dans le local même de nos archives. Elle y sera bien. Je l'espère.



C'est alors qu'ils démontaient ces deux bâtiments que la clé était tombée au fond du Grand Creux.



Si la maison de Rigaud avait été reconstruite au XVIII^e siècle, elle avait gardé le même emplacement.



La voilà !

Ô souvenir !

Lors de cet après-midi de soleil nous étions aussi allés à ce Grand Creux. Imaginez un entonnoir gigantesque de trente mètres de diamètre, et d'une profondeur de 10 à 15 mètres dès le niveau du chemin. Mais avec une falaise qui le domine d'une hauteur totale de trente à quarante mètres. Un prodigieux décrochement rocheux qui nourrissait nos cauchemars, la nuit, une fois rentrés à la maison.

Placés au pied de cette falaise, après une descente prudente, dressant la tête pour tenter d'apercevoir son point extrême, quelle impression ! Oui, nous autres, nous étions vraiment minuscules au fond de cet énorme trou où nous chuchotions plus que nous parlions. Car ne dit-on pas que les bruits trop forts peuvent provoquer des éboulements ? Nous devenions ainsi bien timides en ces entrailles du monde où demeurent encore

les vestiges des bâtiments industriels d'autrefois, pans de murs, pierres de tailles de grandes dimensions qui s'y effondrèrent au siècle passé. Sur les pierres plates détachées des parois, couraient de jolis dessins en forme de fougères, délicats et harmonieux.

Deux possibilités s'offraient pour descendre au fond de cet entonnoir. Un chemin de terre qui court droit en bas sur la pente gauche, ou l'escalier de fer ancré aux murailles énormes qui retiennent les eaux du lac. C'était notre exploit de la journée que d'enjamber la barrière métallique plantée au bord du chemin, que d'empoigner cette échelle peinte d'anti-rouille gris, et que de descendre à mi-hauteur, le reste étant à faire parmi les roches qui conduisent au fond parmi les décombres et les framboisiers.

Parfois passaient des promeneurs qui du chemin, là-haut, nous regardaient errer en ce fond inquiétant. Aucun bien sûr qui n'aurait voulu nous rejoindre. Ils ne connaissaient plus rien, eux, des délicieuses sensations de l'aventure. Ils étaient sans fantaisie, privés de désirs extraordinaires ou étranges, sages. Ô sagesse ! N'était-ce pas nous qui l'avions après tout, qui voulions tout découvrir ? Et qui par cela apprenions à connaître cette terre dans sa diversité ? Qui établissions avec elle des liens que rien ne pourrait jamais rompre, ni même altérer.

*Notre terre... ma terre, que j'aime et que je vénère.
Qui fut et qui restera l'essentiel de mon existence.
Qui a su m'ouvrir à la vie et qui saura, j'en suis sûr,
m'accueillir après m'avoir tant donné. Ô ma terre!
Ô Bonport de mon enfance!*

Tiré de : Bois, lac et campagnes, tome II, Editions Le Pèlerin, 1988.